

L'ÉGLISE SAINT MARTIN ET SES SYMBOLES.

PROPOS SUR LA TABLE EUCHARISTIQUE.

Quand j'ai commencé à travailler sur les symboles de l'église, c'était en juin 2004. Les grandes lignes du texte d'aujourd'hui étaient déjà écrites mais, volontairement, j'avais refusé de disserter sur l'autel parce que j'avais estimé que son contenu symbolique était suffisamment connu de tous et qu'il était donc inutile, voire dangereux, d'en ajouter. Au fil du temps, ma réflexion s'est développée en surface,- en prenant en compte d'autres éléments -, mais surtout en profondeur.

Pour parler de l'autel, deux attitudes étaient possibles. Avancer vers la table à reculons au risque de voir mon ombre sur le sol se densifier, donnant alors à mon corps plus d'épaisseur et de lourdeur, et d'entraver ainsi ma progression. Avancer face à l'autel pour me laisser éclairer au risque



d'être aveuglé. J'ai choisi cette seconde attitude. Il m'apparut alors comme une évidence que le dernier repas du Christ devait être vécu comme une transfiguration et non comme une transsubstantiation. Avec étonnement, je constatai que cette découverte n'avait en rien altéré ma foi mais, au contraire, avait consolidé ma vision du Christ universel. Alors, avec l'énergie et la patience d'un paléontologue qui cherche à extraire de sa gangue les restes fossilisés d'un animal qu'on croyait perdu à jamais, je me suis mis à creuser la pierre d'autel, la burinant délicatement, mais avec passion et obstination, en quête de quelque graal placé ici par les Ecritures.

Le pain, une chaîne humaine

Tant de choses ont été écrites et ont été dites sur les paroles mystérieuses prononcées par le Christ au cours du dernier repas qu'il a partagé avec ses disciples, qu'il paraît superflu d'en rajouter ! Combien de fois ai-je lu ou entendu que si le pain, corps du Christ, avait été choisi par Jésus, c'était parce que, mieux que n'importe quel autre aliment, il contient une longue chaîne humaine qui va du laboureur au boulanger en passant par le semeur, le moissonneur et le meunier : toute une humanité dans laquelle le Christ veut s'immerger pour la vitaliser. A force d'être répétée, cette formule a fini par me lasser, puis me laisser indifférent pour finalement m'agacer ! Pourquoi ?

Quand mon père était dans la fleur de l'âge, il travaillait à la mine puis, le reste de la journée et pendant tous ses temps libres, il s'occupait d'une petite ferme qu'avec ma mère, il avait réussi petit à petit à monter. Aidés des enfants, mes parents cultivaient l'avoine pour nourrir les chevaux, le blé et l'orge pour le meunier mais aussi pour la volaille, les betteraves pour les vaches, les pommes de terre et les carottes pour la cuisine ... et pour les porcs et les lapins, et un potager dont la production emplissait nos assiettes. La culture du blé commençait par les labours réalisés avec deux chevaux de trait qui tiraient une charrue à un seul soc, et se poursuivait avec les semailles d'automne puis la moisson. Nous avions à la maison une meule à grain que nous tournions à la main pour faire la farine. Ainsi tous les métiers qui vont du

laboureur au boulanger étaient concentrés au sein d'une seule et même famille. Une seule personne, pour peu qu'elle soit de solide constitution et ait acquis quelques compétences, aurait pu prendre à sa charge toutes les tâches qui vont du grain de blé au pain du four ce qui, si j'adopte la symbolique précédente du pain, écrique considérablement le corps du Christ ! Encore aujourd'hui, en Afrique ou ailleurs, que ce soit pour la culture du mil ou de celle du manioc ou du riz, la chaîne humaine qui va de la terre à la bouche est extrêmement réduite : l'homme pour le travail de la terre et la femme pour toutes les autres tâches et il en était très certainement de même du temps de Jésus. Nous serions arrivés à la même conclusion si nous avions examiné le cas du vin, sang du Christ : un seul métier et un seul homme, le vigneron (le premier fut Noé), et nécessaire pour aller du cep au vin en carafe. Aucune chaîne humaine n'est donc cachée dans le vin et, au delà, dans le Christ. La solidité établie entre le pain et le corps du Christ en s'appuyant sur la chaîne humaine, ne résiste donc pas à l'analyse.

Le pain, souffrance des hommes

Une autre image est également associée au pain, fruit du travail des Hommes : c'est celle de la **souffrance** ; celle de la passion du Christ qui fait écho à celui de leur travail. Cette nouvelle perspective a conduit à des excès inconsidérés, non seulement dans le Christianisme mais aussi dans l'Islam et les religions de l'Orient, se manifestant par des séances publiques (ou privées) de flagellation comme si le salut ne pouvait être que la récompense de ces exercices exigeant d'expiation. A mes yeux, cette pratique religieuse a un effet tout à fait opposé à celui recherché : rendre la religion moins aimable et l'éloigner ainsi du cœur de l'Homme.

Le pain, travail des hommes

La con-fusion du pain et du propre corps du Christ est un acte si fort que sa dimension ne peut être qu'universelle et intemporelle, ou, tout au moins, résister au temps. Or ce qui, dans le pain adopté par le Christ pour le con fondre avec son corps, ne change ni dans l'espace ni dans le temps, c'est la **recette**, c'est sa **préparation**, c'est une chaîne, non point humaine, mais de **transformations**, résultat d'un **travail**. Du grain au pain, une succession de multiples étapes que l'on retrouve sous tous les cieux et en tout temps : préparer la terre, semer, récolter, battre les épis, sécher le grain, moudre, pétrir et, finalement, cuire, et ceci est également vrai pour décrire le chemin qui va du raisin au vin !

La loi de similitude

D'aucuns pourraient me rétorquer que la distance qui sépare le travail dont il est question ici, de la souffrance dont il était question plus haut, n'est pas plus grande que l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette et d'apporter pour preuve le travail de la mère sur la table d'accouchement, qui s'accompagne de douleurs qui l'envahissent et où elle se noie. Force est cependant de constater que certaines personnes travaillent avec plaisir... et que d'autres souffrent sans travailler. Comment expliquer cela ?

L'Univers est gouverné par de nombreuses lois, notamment par la **loi de similitude** et qui s'énonce de la façon suivante : « **les choses de l'esprit sont à l'image de celles du monde, et vice versa** » ; c'est cette loi qui a autorisé Jésus à nous parler de « *son royaume qui n'est pas de ce monde* » en utilisant des paraboles commençant par « *le royaume de Dieu est comme...* ». En physique, la mécanique nous apprend que le travail d'une force est directement proportionnel à l'intensité de la force et à la valeur du déplacement de l'objet sur lequel elle s'exerce. Le déplacement s'effectuant avec frottement (si le frottement était nul,

tous les objets posés à la surface de la terre se précipiteraient vers la mer pour rejoindre les fonds abyssaux), la force doit lutter contre cette résistance au déplacement, ce qui produit de la chaleur. Celle-ci peut être considérée comme une forme dégradée de l'énergie employée pour assurer le mouvement. Il est étonnant de constater que, dans notre monde intérieur, la souffrance n'est rien d'autre qu'une forme psychologique de cette énergie dégradée : elle est forte quand nos résistances à la progression sont fortes, quand, par manque de sagesse, nous sommes dans l'incapacité de discerner ce que nous pouvons changer de ce que nous ne pouvons pas transformer, nous conduisant, tel un cheval qui refuse l'obstacle, à refuser l'événement ; elle est élevée quand nous freinons des deux pieds ; elle est nulle quand « tout baigne dans l'huile » ce qui, ainsi, peut nous faire prendre du plaisir au travail. Les résistances aux transformations ne sont pas seulement intérieures ; elles peuvent provenir de l'extérieur : tout obstacle physique à franchir peut faire souffrir. L'exemple de l'accouchement est de ce point de vue très éloquent ; ce travail d'accouchement dans la douleur a conduit nos Pères à charger le travail de l'humanité de cette lourde symbolique et dans toutes ses dimensions que sont la reproduction biologique, certes, mais aussi la production matérielle et la production intellectuelle.

Grâce à cet éclairage de la science, il apparaît clairement que **la souffrance est un sous-produit du travail**. En physique, le but d'une force appliquée à un objet, est de le mettre en mouvement et c'est lorsqu'il existe une résistance au déplacement qu'apparaît alors de la chaleur, sous-produit de l'énergie mise en œuvre pour le faire bouger. Dans le monde de l'esprit, l'énergie que nous déployons pour changer n'a qu'un seul but : nous faire progresser, nous transformer, nous faire devenir autre, et c'est lorsqu'elle rencontre des résistances qu'apparaît la souffrance, sous-produit du travail effectué. Pour diminuer les frottements, le mécanicien a appris à mettre de l'huile sur les engrenages ; pour réduire nos résistances aux changements, nous devons apprendre à mettre de l'huile sur nos rouages.

Le pain préparé

Ce pain qui, entre les mains du Christ, est « *le pain de vie... descendu du ciel* » (Jn 6, 35 ; 41) et qui rassasie de façon définitive (Jn 6, 35), est donc un pain PRÉPARÉ. Il a été préparé par le Christ lui-même pendant trois ans passés avec les Hommes et surtout avec ses disciples qu'il a instruits tout comme un orateur doit préparer son discours s'il veut convaincre ses auditeurs. Mais cela ne suffit pas. Tout comme le pain que je mets en bouche à besoin, à nouveau, d'être préparé, c'est-à-dire à nouveau transformé, réduit à l'état particulière pour atteindre chacune des cellules de mon corps, je dois, pour être convaincu, me préparer à entendre les paroles. Il en est de même avec le pain de la communion qui, de façon effective, ne peut être POUR MOI, corps du Christ, que par un « *qu'il en soit ainsi* » prononcé au moment où il m'est offert. Sans cet « *amen* », l'hostie n'est que du pain azyme. L'esprit ne force jamais le passage qui mène au cœur ; alors qu'il possède les clefs de notre maison, il frappe toujours à la porte pour y entrer. D'où l'importance de notre préparation à recevoir le sacrement de la communion, préparation que les architectes de l'église ont voulu faciliter et qui, au cours de la messe, constitue le chemin qui va de l'accueil à son sommet, l'eucharistie.

Le Christ a donc préparé le pain de vie qu'il a proposé en partage à ses premiers amis. Mais il n'est pas le seul à l'avoir préparé. Deux mille ans plus tôt, à Mamré, à la demande d'Abraham, Sara a préparé le pain qui *réconforte les cœurs* (Gn 18, 5), - et non le pain qui donne des forces aux corps - ; il était destiné aux trois visiteurs qui se reposaient à l'ombre de l'arbre de Mamré. Curieusement, Abraham leur offrit du lait, de la crème et de la viande... mais point de pain ! Pourquoi ? Tout simplement parce que ce pain qui reconforte les cœurs

n'était pas prêt ! Alors que les visiteurs mangeaient, Sara était sous la tente (Gn 18, 9)... en train de le préparer. Deux mille ans plus tard, le Christ a continué à le préparer pour l'offrir, enfin, à ses disciples et, en les invitant à reproduire son geste, à tous les Hommes présents et à venir.

Quand Sara, sous la tente, pétrissait la pâte du pain qui reconforte les cœurs, c'est le Christ qu'elle préparait.

Mais Sara n'a pas été la seule à préparer le Christ.

Quand Jean le baptiseur, le fils de cette autre Sara, Elisabeth, prêchait dans le désert de Judée, c'est la route du Christ qu'il préparait.

Quand Jésus, au milieu des animaux du désert, résista aux tentations de Satan en revisitant, en quarante jours, plusieurs milliers d'années d'Humanité, c'est sa seconde naissance qu'il préparait, conduisant Satan à confirmer son baptême et, ainsi, à consolider son statut de Fils de Dieu.

Quand Simon de Cyrène, cet homme qui revenait des champs, l'Homme au travail, pris sur son dos la croix du Christ, c'est l'Humanité qui s'engageait sur le chemin de la reconstruction de son temple, son corps.

Et ce n'est pas tout ! Quelque chose d'autre a été préparé pour le dernier repas du Christ avec ses disciples : dans la maison de l'homme portant une cruche, « *une grande chambre garnie, toute prête* » (Mc 14, 15), préparée comme le fait une maîtresse de maison qui va recevoir des invités. Quand et qui a donc préparé la chambre du repas eucharistique de celui qui était aimé du père avant la création du monde ?

Enfin, en demandant à ses disciples de l'apprêter pour la pâque (Mc 14, 16), Jésus les invitait à mettre la main à la pâte !

Une pâte au bon goût de glaise d'un Univers en perpétuelle création.

OoO

R. PazdeJ
Assomption 2010